

# LE JEU DE LOI



*Fiction & Cie*



Emmanuel Loi

LE JEU DE LOI

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

COLLECTION  
«Fiction & Cie»  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-108072-8

© Éditions du Seuil, avril 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

Extrait de la publication

*L'ensemble des règles du jeu de l'Oie émet une contrainte douce – nous retrouvons des spirales de jeu avec une oie, en Inde un éléphant ou un tigre, datant de huit siècles. Leur rédaction s'est faite avec le souci de toucher tous les niveaux de public.*

*Il n'y a pas de jeu si personne ne cherche à tricher.*

*La liste des règles ne peut se mémoriser d'un coup.*

*Se joue avec deux dés, chaque joueur compte avec sa marque (qui peut être un Bicou en plastique de couleur, une oie miniature légère ou en métal), il n'y a que onze règles, elles s'apprennent à l'usage.*

*En forme d'escargot, la tour de Babel fermière permet d'appréhender le déplacement de l'oie. À la fois familière et fière, lourde et fine, elle fait partie du paysage de la cour de ferme, au même titre que l'âne ou le coq.*

*L'oie domestique bricole, vient à s'égarer, mais ne part jamais très loin. Là où elle va, elle signale l'environnement hostile, les mouvements suspects, cherche sa pitance.*

*Ce palmipède est légendaire pour ses qualités de sentinelle. Au Capitole et ailleurs, il a maintes fois démontré sa finesse de détection : toute rupture de la ligne mélodique des jours et des tâches est indiquée à la communauté. Élevées en plein air, au grain, loin de leurs sœurs sauvages, les oies ne songent nullement à ce qui va leur arriver, leur faculté de détection du danger est trahie. Vulnérables au sol (elles y semblent pataudes, peu rapides), elles ont besoin de rester groupées. Leur vigilance est tragiquement mise à mal quand elles se retrouvent un entonnoir dans le gosier, engraisées pour être abattues.*

*Comment cet animal fier et inconstant peut-il finir gibier dressé?*

Aux urgences, à la palpation, la douleur étant trop cruelle, j'ai saisi le poignet investigateur avec force ; le médecin de service, une femme, a fait appeler le chirurgien. Ce dernier a décidé de l'hospitalisation sur-le-champ. Il masquait mal son inquiétude, le taux de fibrines dans le sang était dix fois supérieur à la moyenne. Sans transition, moi qui croyais savoir braver les dangers de la rue, je suis passé d'un corps enflammé à un type allongé mis à plat, hors circuit. Cela n'a pas traîné ; brancardé, sondé, j'ai été transporté au service des soins intensifs ; pendant cinq jours j'ai été l'objet d'attentions constantes, comme si tout assoupissement passager recouvrait un risque de chute définitive dans le grand sommeil.

Même pas le temps de s'alarmer. Je quittais cette zone que les marins appellent le « morne », le « pot au noir ». Carrousel impressionnant : entaillures au bout des doigts, cathéters placés au delta des veines, coton-tige sous l'aisselle, dans le nez, analyse des humeurs, prises de tension incessantes. Enfin, on s'occupe de moi ! Embarrassé de sa souffrance et tout à elle, le corps supplicié parle, ne fait plus face. Entamé dans son équilibre, il est rendu responsable et coupable de tout ce qui se passe. Les forces qui, d'habitude, le distraient ne le font plus tenir. La souffrance habituelle, sporadique, déborde de son lit naturel.

Toute une nouvelle langue s'invite à la noce, en préliminaire d'une danse macabre, vestige qui rompt l'indolence. Concevoir ce qui craque, ce qui se déchire en soi. « Résonance magnétique », « scanners » : des mots froids matérialisent mon sort qui, d'un coup, n'est plus entre mes mains. Enfant chétif, j'ajoutais tous les handicaps qui se révélaient protecteurs, les microbes n'osaient investir un terrain si chagrin, mais maintenant c'est différent. La machine s'est dérégulée, la perturbation est généralisée. J'accuse le coup. Que nous fait le corps, à revendiquer brusquement son indépendance ? Que veut-il pointer ? Est-il le socle de conflits qui le dépassent ? C'est certainement, balisé par l'usure et les excès, un enclos où a lieu un règlement de comptes.

Grâce à l'ironie, je vais tenter encore une fois de me sauver. Nous sommes au garage, atteints mais pas encore à la casse.

J'écosse une première gangue :

– Est-ce réparable, docteur ?

Plus tard, on me proposera un rcurage complet. L'avis d'un seul spécialiste ne sera pas suffisant. Phlébologue, cardiologue, entérologue, anesthésiste, réanimateur, tout est informatisé. Il ne prend pas le temps de répondre, l'homme de l'art se veut froid, clinique :

– Nous ne pouvons pas nous engager tant que nous n'avons pas tous les résultats.

D'un service à l'autre, le dossier suit, vous piste. Dans cet hôpital à échelle humaine, ils se veulent rassurants. Sur le vif, ils ne me parlent pas de contrôle de routine.

Langé, momifié, je sens une espèce de béatitude me remplir, un miel amer m'envahir le gosier. Le temps se dilate. Appels

et visites émeuvent et déstabilisent. Compter les siens, ne rien escompter : la réaction des proches diffère selon leurs moyens d'afficher leurs sentiments et de masquer leurs appréhensions.

L'effroi se lit sur les visages. Même en s'y préparant, l'accident du corps est toujours un imprévu. L'appel téléphonique insolite ainsi que la visite impromptue nous renseignent sur la fatigue. Les projections croisées, un marquage « à la manière noire ».

Est-ce à nous de décider comment être aimé ?

Je dois me raisonner et arrêter de penser que, enfin démuni, je peux me rendre disponible et cesser de fuir ; en tout cas, plus de mise en fuite. On sait où me trouver. Comblé dans le fond que tant pensent à vous, c'est le moment de baisser sa garde. Quasi une retraite aux flambeaux.

Je chancelle, j'abdique, c'est en général peu audible.

Au troisième jour, afin de ne pas fatiguer davantage les veines, ils m'ont posé une voie centrale qui allait servir à tout. Veine cave, une veine qui va directement à l'aorte et dont le débit autorise le passage de produits corrosifs : antiseptiques, antalgiques lourds, antibiotiques, nourriture. Tout liquide m'est interdit. Je n'ai pas bu pendant dix jours, un gant de toilette humecté tout juste permis. Le supplice de la mine de sel.

D'après les médecins, ce que j'ai s'appelle une sigmoïdite abcédée. Le sigmoïde est la dernière partie du côlon avant le rectum qui forme un cinq et il s'est enflammé. Il m'a été enlevé, ainsi que deux autres portions de l'intestin sénosées, c'est-à-dire trop abîmées pour broyer le moulage final.

Nous possédons la largeur d'un terrain de tennis dans les entrailles. La profusion de cette apparente réserve en tuyauterie sert de dédale propice à transformer les mets ingérés. Problèmes de transit. Comment se déplacent et s'incarnent

les malentendus. Ce qui ne passe pas, il faut bien que cela soit déglutité, ressorte d'une façon ou d'une autre.

« Je ne peux pas le saquer » dit bien l'insupportable : je ne sais pas dans quel sac, quelle poche marsupiale mettre l'objet  $x$  pour l'oublier ou l'occulter.

Prémices du saccage, de la mise à sac.

– Vous n'avez pas pu le digérer?!

Gavage, plumage et dépeçage sont les opérations où l'oie, ma sœur, perd de sa superbe. Toute une panoplie de l'échec se déploie. Son cou et ses plumes sont visés. Les engouements passagers qu'elle a pu éprouver pour tels petit caillou, larve ou marécage particulier passent à l'as; elle en a oublié l'intérêt, elle peut paraître inconséquente, semblé n'avoir pas de suite dans les idées. C'est en partie faux.

La façon de jouer avec son emblème ne change pas la donne. Un animal familier ne fait pas de bruit dans l'imaginaire. Il ne hausse pas la voix. Le côté mégère de l'oie lui fait mauvaise presse. S'occupant de tout, l'air de rien, elle snobe l'ignorant, est dure à l'ouvrage. Drôle d'oiseau. Il n'y a pas de nom pour les gardiens de troupeaux d'oies, vu qu'elles se gardent elles-mêmes.

– Nous avons un choix restreint.

L'homme en blouse blanche a l'avantage d'être direct. Il n'a pas dit : « vous avez le choix ». Il dit « nous », cela va faciliter les choses. Il est simple, franc.

– Soit je vous opère maintenant, disons demain, et j'enlève tout – beaucoup de choses en tout cas. Soit, deuxième solution, antibiotiques, traitement lourd, et à froid, au plus tard dans deux mois, on essaie de sauver ce qui peut l'être.

Il sort, me laissant dix minutes de réflexion. La cabine d'examen ressemble à une cabine de bateau sans hublot; d'autres patients sont examinés et soignés dans des box à porte coulissante. Je me sens pris en main. Je voudrais que la douleur disparaisse et qu'on en finisse. Une cataracte a inondé mon flanc droit; ce coup de poignard a lapidé mon bide.

Le chirurgien revient, il va devenir un ami, il sait sauver des vies.

Petit, dégarni, il a une voix douce qui n'est pas sans autorité.

– L'analyse de sang n'est pas bonne. On ne va pas vous relâcher comme ça dans la nature.

Connaît-il la nature dans laquelle je vis? Que sait-il des arbres et des espèces bafouées? Pour lui, la forêt est équanime; passé la tombée de la nuit, il n'est pas conseillé d'y traîner

sur des chemins sans lampe. Il ne m'a pas parlé de clairières, d'anses de paix. À demi-mot, il a simplement désigné la Faucheuse, tout habillée de noir et sans regard, qui attend là avec sa pierre à ciseau.

Il va dans le couloir dire lui-même à la mère de mes enfants qu'ils me gardent et que j'en ai pour un bon bout de temps.

– Mais enfin dis-le. Dis la fin. Finis tes phrases, mon amour.

À force de laisser tant de tiroirs entrebâillés et de portes ouvertes, je prêtais le flanc à ce qu'elle appelait mon « art du recel ». Qu'est-ce qui se révèle que je ne peux confier à personne ?

Simplement réunir nos mains sans parler, croiser nos doigts dans un geste d'obole. L'angoisse du lendemain. La peur de l'aurore. La répétition des jours. Nous connaissons tous par cœur ce message en boucle : Méfie-toi du malheur qui vient s'inviter chez toi et transformer ton intérieur en déplorable mesure.

Je trouvais tes mains glacées. Au moment de trébucher, alors que la carcasse impose sa loi, je ne sais pas qui a de bons réflexes. J'ai laissé la machine se dépareiller. Quelle valeur accordons-nous à la vie, quel est mon crédit ? Alité, suspendu, je ne promets plus rien, le désir de vivre est emporté avec les encombrants, dans la benne à ordures ou tout autre vade-mecum, poussette ou Caddie.

Une fois que l'homme au bistouri m'a fait un beau dessin sur le ventre, il dit ceci :

– Vous n'étiez pas assez entouré.

Veut-il me faire croire que je lèche la balafre du fouet ?

Je me suis désolidarisé. Il n'y a rien de nouveau ni de surprenant, le téléphone ne sonne plus depuis des mois. L'art de la

fuite autorise sympathies et affinités, il nous signale aux autres comme aimant, désaffecté ou objet d'attraction ; en tout cas, le mobile ne chante plus. Prothèse qui nous accompagne partout et qui permet de nous joindre ; laissant le fixe à de la réclame, à de la retape, charade de vieux amis qui se retrouvent un soir d'ennui sur Facebook.

Sur le lit d'hôpital, sur mon radeau de fortune, j'éprouve insidieusement le caractère improbable de la narration. Je peux comme tout un chacun parodier l'idée d'une vérité bonne ou mauvaise, parler de la santé ou du temps qu'il fait, vérité défunte dans la minute. S'éclipser sur la pointe des pieds sans en faire un drame m'a toujours semblé une solution élégante. Un moyen de se prémunir contre l'annonciation de la plantade, du ratage.

Tu ne parlais pas, tu ne disais pas les mots attendus, Doris. J'avais trop de visites.

– Je n'ai pas courbé l'échine, c'est simplement un accident. Un incident de la vie. J'ai déraillé.

Elle ne semblait pas pouvoir faire la différence entre un bonimenteur assermenté et un caniche prolix que personne n'écoute à table. Au fait, qui se rappelle l'avoir invité ou introduit ?

Elle a répété sans y croire :

– Un incident.

À quoi tient la vie ? Pourquoi disparaître à soixante-trois ans, cinquante-huit ou trente-six ? Qu'est-ce qui nous fait vivre ou disparaître ? L'expression de nos anciens « rendre son tablier » garde son suif.

Le souffle de la camarade dans la nuit du jeudi 5 mars 2009 m'a caressé la nuque. Je n'ai pas saisi le Minotaure par les cornes, humé à fond le remugle qui sent mauvais. Comment, par instants, se déprendre de son propre sort, rythmer l'oubli? En l'acceptant ou pas? Ou retrouver une bienveillance, ne serait-ce que minime? L'espérance, penser pouvoir poursuivre encore un petit peu, bat sa coulpe et s'étirole sous la muselière. Grâce aux mots qui se pulvérisent dès qu'on les empoigne, nous pouvons arriver à nous leurrer sur le poids de l'existence. C'est leur force, leur atavisme. Ce leurre d'une pauvreté acceptée ou d'une richesse indigne nous dresse, dès la petite enfance, nous rend hommes ou esclaves.

J'ai décidé d'arrêter, quelque chose s'est arrêté en moi. Ai vacillé au bord du gouffre.

Disparaître ne demande pas toujours une longue préparation. Du temps de mes études à Aix et de mon boulot à l'hôpital des fadas, je détestais Marseille. J'en avais peur, je la trouvais bruyante, étrange et bordélique.

Au parc Borély, du château du même nom, des familles emmaillotées viennent depuis des lustres se montrer, louer des voitures à pédales. Le grand jeu consiste à foncer puis à freiner brusquement dans le fol espoir de faire chavirer la carlingue en métal peint en vert et ses passagers. Le parc immense tient la comparaison avec la Tête-d'Or à Lyon ou Bagatelle à la capitale ; il est assez doux de s'y promener. Dès que les petits atteignent les dix ans, les familles cessent le dimanche de jouer à la félicité ; plus tard, les enfants reviennent flirter parmi les canards, à l'ombre des bosquets que hantent des voyeurs insatiables et hébétés. Jeune père, j'ai beaucoup amené mes enfants dans ce parc.

Aux beaux jours, il représente pour les familles pléthoriques, bardées de couches, poussettes et glacières orange, le lieu de villégiature par excellence. Les plages couvrent la station d'épuration, une des plus grandes de France, financée par Gaston Defferre en fin de mandat. À Marseille, il se dit que l'eau du robinet est une des meilleures d'Europe. Sous les pelouses

et les bosquets d'ifs, l'usine pilote est enterrée en bord de mer.

Tôt le dimanche, des grappes de familles occupent les lieux ombragés.

Le trajet jusqu'à l'eau est assez long. Les enfants courent à l'abri du regard des aînés et viennent se consoler auprès des grand-mères, qui ne quittent pas leur châte. Puis, en général, les gosses repartent taquiner d'autres paquets de chair allongés. La journée se déroule toujours selon le même rite. La coutume exige de se montrer ensemble, de faire nombre. Les vieilles ne vont pas à l'eau, les pères ont préféré rester avec les collègues pour jouer aux cartes ou ne pas quitter le quartier, le téléviseur.

« Pourquoi avez-vous cessé d'être jeune ? »

Je ne pratique plus cette plage. Esplanade grandiose où les rares bosquets sont squattés dès le matin. La station d'épuration désaltère huit cent mille personnes.

Avant de franchir le pas de la maladie, de me rendre malade comme on va à un rendez-vous pour expier, je pratiquais des jongleries. Recroquevillé dans un bathyscaphe au bord de la ville, pesant des tonnes sur les hublots, la nuit noire poussait, la sonde n'indiquait pas le fond. Dès que s'approchait un nouvel amour, je me dérobaï. Lors d'un vernissage ou d'une cérémonie languide, une sortie de théâtre par exemple, je me carapataï dès que possible, prenais mes jambes à mon cou. Frustré au volant sur le chemin du retour, je m'interrogeais sur ma dextérité à me faufiler ou à contourner l'obstacle.

Je n'avais aucune patience, ne supportais pas de transiger. Vertu d'exception qui vous qualifie pour le mondial handisport.

Pourquoi prêter attention à un escogriffe qui mange ses mots, assène ses quatre vérités et s'esquive sans dire adieu? Maintenant que j'écris ces mots alité à l'hosto et que je suis devenu un patient ingambe, je pressens que je me suis défait de liens qui protègent, me suis abstenu de rire, de jouer aux cartes. Le dédain de la bêtise est un mauvais allié.

Au nom de quoi en serais-je indemne?

Dans les endroits pour démunis, asiles de nuit, ghettos, soutes de négriers, la promiscuité rappelle à tous que le manque d'espace ampute en nous la liberté de ne pas subir l'odeur du temps, le tournis de l'existence de l'autre. Le camp de concentration imposait à l'autre détenu le miroir de son délabrement. On peut avoir ce sentiment dans les halls des aéroports de Francfort et de Madrid à quatre heures du matin. Des gens égarés, en partance, affrontés à leur exil et aux mouvements de balai des longitudes.



Allongé, empêtré, je présume la liberté bonne. Je suis depuis dix jours perforé; des liquides étranges me maintiennent en vie, renouvelés par des mains peu expertes, plus ou moins expéditives, d'élèves en stage qui vous éclatent les veines du dos de la main sans blêmir.

La qualité des soins trahit la personne. Aux confins de la souffrance, les gens ont besoin d'une aura d'indifférence maîtrisée qui confine, croient-ils, à la dignité.

Une boulotte ce soir m'a charcuté l'avant-bras droit. Elle essaie de se convaincre qu'elle fait l'affaire. Ses gestes sont beaucoup trop rapides.

– Vingt ans le mois prochain! claironne-t-elle.

Sa peau est luisante. Elle se veut dynamique.

Les corps inertes à sa merci dont elle a en charge la maintenance l'irritent. Elle aimerait tellement les réanimer, les ramener à la vie.

Je regarde ses gros nichons blancs.

L'envie d'être salace, de la faire rougir, me prend. La fille de la campagne dégage une odeur d'aisselles surie et épicée. Les mots graveleux me restent en travers du gosier.

– Qu'est-ce que vous alliez dire?

Ses lèvres sont mouillées. Je formule, bouche close: « Prends-moi le vier, salope. »

Elle lit le message subliminal dans mes yeux et sort en frôlant le monticule flatteur.

Le métier rentre.

Peu prodigue en caresses, se délestant au fur et à mesure de la plupart des alibis en réfection, Doris aimait dire qu'elle n'avait pas de programme. J'avais entamé des travaux d'approche.

Elle faisait des sondages, elle travaillait pour une agence de voyages qui franchise des « coups de fusil », des occasions à prendre pour clients désargentés friands de tarifs dégriffés.

– Veulent tous la même destination.

Doris acceptait d'aller plus loin, mais chez elle. Doris : un prénom comme Martine. À vrai dire, tous les noms des filles dont je suis tombé amoureux contiennent un *i*. Doris se vantait de lire *Le Canard enchaîné* sous sa couette. Ce mercredi ne s'annonçait pas torride.

– Sois pas sournois. Aime-moi.

Je ne sais si c'était une invite, elle aimait lire des cancons, des bruits de couloir, faire caisse de résonance au bruit du dehors. La chaleur de ses bras, le rond de son nombril, je ne m'y suis pas attardé. L'exercice de la lecture détournée m'a toujours érotisé. Elle se laissait faire. Pareil chez Nadia ou Pierrette, c'était tout chaud à l'intérieur. Faut-il les appeler par leur vrai nom, peut-on se doter de fantômes ? Pas grand-chose ne bougeait de son visage. J'aimais ses lunettes carrées et son nez. Un nez droit, fin, qui indiquait une fille fortiche en affaires. N'arrivant pas à lui soutirer de gémissements graciles, je trouvais la nuit longue avec le journal déplié en guise de couvre-lit qui noircissait la couette.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : S.N. FIRMAIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 100996 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

